

Il me traque, Véronique-Laurence Viala (21.11.1965)

J'arrive toujours plus tôt. J'ai toujours peur de le rencontrer à nouveau. J'arrive plus tôt en espérant l'apprivoiser. J'espère toujours mais c'est un leurre. Je crois encore au Père Noël. Je sais qu'il est là, tapi dans l'ombre et qu'il m'attend, qu'il n'attend qu'un prétexte pour se ruer sur moi. Je dis prétexte mais parfois il m'agresse sans raison. D'autres fois il me laisse tranquille. Je ne sais jamais quand il va surgir si bien que je vis toujours dans la peur, l'anxiété, la folie. Car il ne donne pas rendez-vous. Ce serait trop simple, je pourrais m'armer, essayer de lutter. Non. Il ne prévient pas mais je connais désormais son terrain de prédilection, à force... Je suis sa proie. Il le sait. Il me dégoûte, me fait vomir. Il aura peut-être raison de moi. Qui sait ? Il me privera du goût de vivre, du goût de jouer. Je le hais.

Ce soir je suis la première. Chacun sa façon. Chacun son style. Je prends le temps. Je hume le lieu. Je l'apprivoise. J'emporte du café. Je rêve. Je ne peux pas dire que j'attends. Et surtout pas que je l'attends. Non. Au contraire. En général il arrive bien avant les autres mais ce soir...

Oh mon dieu le voilà ! Il s'approche, il s'approche. Oh non non ! Traître lâche coquin pendard ! Il se rit de moi le salaud. Avec mes mots désuets récités sur les anciennes estrades du collège. Il grimpe lentement, c'est horrible. La vermine, l'ordure. Il s'agrippe. Pitié ! Voilà qu'il ne lâche plus. Ses griffes saillantes ensèrent ma gorge, elles serrent, serrent de plus en plus fort. Arrête ! Je t'en supplie j'étouffe ! Lâche-moi, nom de dieu, lâche-moi ! Mais pas un son ne sort de ma bouche. Non. Je ne peux pas crier il serre trop fort, il m'étrangle. Pitié ! Pitié !

A présent il s'est infiltré. Je sais qu'il est trop tard. Je sens ma cervelle aspirée. La douleur est insupportable. Ma pensée, mes mots, ma mémoire, il les suce avec délectation et je me vois me décomposer sous ses yeux jaunes et cyniques. Je ne peux pas lutter car il est l'invisible, l'effrayant, le flasque, l'inorganique. Il absorbe mon énergie, oui c'est bien ça, mon énergie, ma personnalité. Il s'en empare et s'en amuse, la fait tourner comme une fronde ou un marteau au bout d'une chaîne. C'est une paralysie de tout mon être. Une paralysie et un tremblement. Une glaciation incendiaire. L'atroce créature me tient. Sa langue infâme crache des insultes, bave des mots putrides. Coincée dans une encoignure, gémissante, en larmes, je suis sa chose. Lui est sans pitié et poursuit sa danse impitoyable. J'observe la scène, dédoublée, impuissante, médusée, vide.

Tant qu'il me tient entre ses mâchoires, je ne peux plus rien. Il m'a privée de moi-même. Il s'est emparé de mon âme. Je n'existe plus.

Pourtant, il est l'heure. Je sais que je dois sortir. Que je dois. C'est pire que tout. Mes tremblements redoublent. Je vomis. Un couloir. Un autre. Je tâtonne en aveugle, mes mains contre les parois pour ne pas trébucher. Ce spectre ne me lâche pas... Je suis une condamnée montant à l'échafaud. Mais ma gorge est déjà tranchée. Le couloir n'en finit pas. C'est un goulet.

Au bout, de la lumière.

Je m'avance.

Je plonge.

Une foule. Des fauteuils que je ne vois qu'à peine.

Mais soudain, dans cette lumière, comme s'il la craignait, ce lâche, ce traître, ce pendard, dès ma première réplique, il s'évanouit :

« Me ferez-vous la grâce, Dom Juan, de vouloir bien me reconnaître ? et puis-je au moins espérer que vous daigniez tourner le visage de ce côté ? »